



"Les grands-messes de la critique"

Dufays, Jean-Louis

CITE THIS VERSION

Dufays, Jean-Louis. *Les grands-messes de la critique*. In: *Indications*, Vol. 49, no.4, p. 2-4 (août 1992) <http://hdl.handle.net/2078.1/151178>

Le dépôt institutionnel DIAL est destiné au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques émanant des membres de l'UCLouvain. Toute utilisation de ce document à des fins lucratives ou commerciales est strictement interdite. L'utilisateur s'engage à respecter les droits d'auteur liés à ce document, principalement le droit à l'intégrité de l'œuvre et le droit à la paternité. La politique complète de copyright est disponible sur la page [Copyright policy](#)

DIAL is an institutional repository for the deposit and dissemination of scientific documents from UCLouvain members. Usage of this document for profit or commercial purposes is strictly prohibited. User agrees to respect copyright about this document, mainly text integrity and source mention. Full content of copyright policy is available at [Copyright policy](#)

LES GRANDS- MESSES DE LA CRITIQUE.

On ne le dira jamais assez, le temps des vacances est idéal pour se plonger dans des lectures roboratives.

Ainsi, tel que vous me lisez, je me trouve tout émoustillé par une plongée de trois jours parmi les cinq cents pages d'*Un tout petit monde*, ce roman de l'Anglais David Lodge (Rivages poche, 1992) dont la préface d'Umberto Eco nous signale qu'il est devenu, depuis sa parution originale en 1984, un véritable livre-culte. Le sujet, il faut le dire, a de quoi ravir les passionnés des lettres, puisqu'il traite de l'univers très spécial des colloques et des congrès où se croise à longueur d'année la joyeuse élite des chercheurs spécialisés dans les diverses disciplines de la critique littéraire.

Je ne vous dirai rien de l'intrigue, sinon qu'elle constitue à mes yeux la fine fleur d'un art que je qualifierais volontiers de postmoderne. Je veux dire par là qu'elle réalise un subtil alliage entre la distanciation moderne (abondamment mâtinée d'ironie) et cette jubilation narrative qui a fait la gloire de l'écriture dite classique. *Un tout petit monde* vous offre à la fois trois ou quatre histoires habilement entremêlées, parmi lesquelles un authentique roman courtois (Lodge préfère dire une « romance ») où l'on voit un jeune novice parcourir le monde à la recherche de la dame de ses pensées en subissant

mille tourments, et une analyse au vitriol des mœurs pas très édifiantes des membres de

l'intelligentsia littéraire.

À l'instar des études sociologiques de Bourdieu, le roman de Lodge s'attache, notamment, à montrer que la plupart des agissements des spécialistes de la critique visent moins à servir une cause idéologique supérieure qu'à assouvir une soif effrénée de reconnaissance, de pouvoir et d'argent. Publier un essai sur la théorie de la réception ou une étude sur tel auteur, participer à un congrès, donner une conférence (ou mieux, un cycle de conférences), ce serait d'abord porter un coup sur l'échiquier du « champ » intellectuel, c'est-à-dire se faire valoir dans la perspective d'une nomination ou d'une promotion.

Ce diagnostic sévère sur les aspirations des critiques professionnels n'est pas porté à la légère; Lodge en effet est lui-même un spécialiste de la littérature anglaise qui a assisté à moult colloques dans le monde entier. Son point de vue me semble dès lors particulièrement intéressant à méditer.

Ayant moi aussi une minuscule expérience du milieu en question, je suis assez tenté de donner raison à l'écrivain anglais. Comme Lodge, je crois volontiers que les facultés de lettres des universités

(comme toutes les facultés sans doute) sont peuplées pour une bonne part de gens ambitieux, plus intéressés par les retombées symboliques, mais aussi sociales et financières de leurs recherches que par le désir de faire progresser l'humanité. Je ne suis donc pas loin de penser également que ces grands-messes de la critique universitaire que sont les congrès et les colloques sont des espaces foncièrement ambigus qui coûtent beaucoup plus cher à la collectivité (car tous les frais de voyage et de séjour des congressistes sont généralement payés par leur institution) qu'ils ne lui rapportent.

Le fonctionnement même de ces rassemblements de têtes chercheuses pose du reste de singuliers problèmes. Dans la plupart des cas, un colloque s'étale sur trois à cinq journées, chaque journée comportant un certain nombre de communications suivies de discussions, qui se font soit en séance plénière, soit en « carrefours » démultipliés, et durent au total trente à cinquante minutes chacune. Un participant a normalement la possibilité d'assister à huit à dix communications par jour. En réalité, rares sont les participants qui assistent assiduellement aux diverses communications. D'abord, parce qu'un tel gymkhana s'avèrerait mentalement épuisant. Ensuite, parce que les communications se limitent souvent à des lectures monocordes de textes de haute technicité réservés aux initiés ou bien

(variante) de resucées de thèses déjà exposées de nombreuses fois en d'autres lieux. Ensuite bis, parce que les chercheurs s'intéressent généralement assez peu aux communications qui n'entrent pas directement dans le champ de leurs préoccupations propres. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir un congressiste se pointer juste le jour de sa communication et filer aussitôt celle-ci terminée. Enfin, parce que le but premier des colloques n'est pas d'assister aux communications des autres, mais de nouer ou d'entretenir des contacts avec des gens qui font le même métier que vous et sont susceptibles de vous aider dans l'accomplissement de votre carrière.

J'ajoute que l'on peut légitimement se poser des questions sur l'intérêt intrinsèque de certains sujets qui sont abordés à l'occasion de ces réunions. Que l'on débâte du rôle de la critique ou de l'apprentissage de la lecture me paraît excellent; mais lorsque de grands esprits se triturent les méninges à propos de la énième interprétation des *Illuminations* ou des derniers développements de la sémiotique peircienne ou encore de l'avenir de la littérature (quand la question de son présent est déjà si problématique), cela me fait penser furieusement aux *disputationes* sur le sexe des anges.

Tout ceci m'amène à conclure qu'une bonne part de l'argent qui est consacré par les universités et les fonds

scientifiques nationaux à payer les avions, les hôtels et les restaurants des globe-trotters de la recherche littéraire pourrait être employé à des causes plus essentielles, comme par exemple à financer davantage la recherche didactique et l'enseignement des lettres.

Est-ce à dire que je milite pour la suppression pure et simple des colloques et des congrès? Je n'irai pas jusque là.

Dans notre époque d'hyper-communication, il est normal et même indispensable que les différents spécialistes d'une discipline aient l'occasion de se rencontrer périodiquement pour échanger leurs idées dans un cadre à la fois sérieux et convivial. Que ces réunions soient aussi utilisées comme des moyens d'assouvir des soifs de réussite est sans doute inévitable et peut-être pas totalement incompatible avec le souci sincère de faire avancer la pensée. Simplement, on peut légitimement souhaiter que ces manifestations soient quelque peu épurées des ambiguïtés déplaisantes qui en dénaturent le fonctionnement. Je me contenterai ici de formuler trois vœux.

En premier lieu, il me semblerait salutaire que l'aspect proprement communicatif, et même didactique, de ces réunions soit davantage stimulé: il faudrait au minimum interdire aux orateurs de se limiter à lire un texte recto tono et les inviter à présenter un véritable exposé oral. S'ils ne sont pas prêts à se plier à cette exigence élémentaire, qu'ils se contentent de publier leurs textes, mais qu'ils

s'abstiennent de solliciter le temps et l'attention de leurs coreligionnaires.

En second lieu, je trouverais assez normal que, quelle que soit leur envie de courir le monde, les chercheurs en littérature ne soient remboursés de leurs frais qu'à raison de trois colloques par an au maximum, la nécessité de dépasser ce nombre me paraissant difficile à justifier au regard du coût que cela représente pour la collectivité. La Belgique, il est vrai, tombe dans l'excès inverse: même lorsqu'il ne participe qu'à un seul petit congrès par an, le chercheur belge n'est jamais assuré d'avoir ses frais remboursés, et quand il l'est, c'est généralement de manière partielle et après de longs mois d'attente!

Mon troisième et dernier vœu relève sans doute de l'utopie, mais il est si bon de rêver: je voudrais ardemment que toutes les grands-messes de la critique, et plus généralement, toutes les recherches en littérature soient tenues, ne fût-ce qu'un tout petit peu, de rendre des comptes à la société, non pas bien sûr en terme de rentabilité marchande, mais en termes de contribution au développement du sens de l'humain et de la justice. Dans le monde idéal dont je rêve, les critiques relieraient constamment leurs recherches aux urgences du vaste monde. Et l'on verrait enfin éclater les murs de ce tout petit monde qui, jusqu'à aujourd'hui, a borné si souvent leur horizon.

Jean-Louis Dufays